

## *Trois vertus théologiques, trois piliers de notre pèlerinage*

Le pèlerinage Notre-Dame de Chrétienté repose sur trois piliers fondamentaux : Tradition, Chrétienté et Mission. Ces trois piliers, ces trois mots d'ordre, ne sont pas choisis au hasard, ou plaqués artificiellement sur notre pèlerinage, comme trois cerises sur un gâteau. Ils correspondent au contraire aux exigences essentielles de notre vie chrétienne, avec une adaptation plus particulière aux grands besoins de notre époque.

Comme baptisés, comme confirmés, nous devons vivre de la vie divine infusée dans notre âme ; nous devons vivre du Saint-Esprit dont nous sommes le Temple. La grâce sanctifiante, qui nous donne cette vie surnaturelle, est comme l'âme de notre âme. Et les trois vertus théologiques sont comme les facultés essentielles émanant de la grâce sanctifiante. Elles sont des dispositions qui nous adaptent au Mystère divin, nous relient directement à la Sainte Trinité, nous font adhérer à Dieu comme des fils adoptifs bien-aimés.

Nous allons ici, non pas donner un traité des vertus théologiques<sup>1</sup>, mais montrer comment les trois piliers du pèlerinage s'enracinent dans ces trois vertus. Et comment ils nous permettent de vivre aujourd'hui, dans le monde où Dieu nous a placés, plus profondément, plus concrètement les exigences de notre vie chrétienne. Nous verrons mieux ainsi comment le pèlerinage Notre-Dame de Chrétienté est un formidable soutien pour le combat que nous devons mener, en tant que baptisés et confirmés (donc « soldats du Christ » – *miles Christi* –, dit s. Paul), au service de l'Eglise et du salut des âmes.

Les trois piliers, avons-nous dit, adaptent plus concrètement les exigences chrétiennes, valables de tous temps, au contexte de l'époque où nous vivons. Epoque de crise où des hérésies nouvelles ont ébranlé la Foi, miné l'Espérance et subverti la Charité. Bien sûr, on peut dire qu'aucune époque de l'histoire n'a été à l'abri de crises ou d'hérésies. Mais il y a du plus et du moins, et si l'on regarde honnêtement la situation actuelle, surtout dans notre Occident qui fut jadis « la Chrétienté », on est bien obligé de reconnaître un déclin inquiétant<sup>2</sup>. La Chrétienté n'est pas totalement morte, mais elle est affaiblie et rongée par différents cancers ou sidas intellectuels et moraux. Pour l'aider à se relever, à retrouver une nouvelle splendeur, il convient d'utiliser avec intelligence les remèdes que la raison éclairée par la foi met à notre disposition. Le mal vient des erreurs multiples dans lesquelles nous nous enlisons. Le bien revient dès que nous retrouvons les sources saines de l'ordre naturel et chrétien. La nature en effet est bonne en elle-même, mais elle doit être sans cesse guérie et surélevée par la grâce. De même la raison doit s'ouvrir à la foi, sous peine de se détruire elle-même<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous donnons à la fin de cet article quelques références pour aider à approfondir ces questions. Chaque chrétien – a fortiori chaque chef de chapitre – doit s'efforcer de bien connaître le contenu objectif de la Foi, et doit donc consacrer chaque jour, ou au moins chaque semaine, un temps, plus ou moins long selon ses disponibilités, à l'étude, à la formation spirituelle et doctrinale, avec l'aide de bons instruments (livres, revues, cours de doctrine...).

<sup>2</sup> Les signes de ce déclin sont multiples : le nombre des baptisés ne cesse de diminuer en France, les vocations sont 10 fois moins nombreuses qu'il y a 50 ans, la pratique religieuse est à peine à 5%, la loi naturelle est ouvertement et officiellement bafouée (avortement, divorce, homosexualité...), etc.

<sup>3</sup> Cf. le remarquable discours de Benoît XVI à Ratisbonne le 12 septembre 2006, sur Foi et raison.

## Foi et Tradition

### *La Foi nécessaire au salut*

Notre Seigneur, juste avant de remonter au ciel, a dit à ses disciples : « Allez ! Enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tous les commandements que je vous ai donnés. Et maintenant, moi, je suis avec vous toujours, jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 19-20). Il a dit aussi : « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné » (Mc 16, 16).

La Foi est le fondement du salut pour tous les hommes : « *sans elle, il est impossible de plaire à Dieu* » (He 11, 6). Si nous voulons être sauvés, nous devons croire ce que Dieu a révélé et qu'Il nous enseigne par son Eglise. Jésus a en effet voulu que la Révélation nous soit transmise par l'Eglise qu'il a fondée sur Pierre et les Apôtres, et sur leurs successeurs jusqu'à la fin des temps : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise » (Mt 16, 18).

La Foi, comme acte, est une adhésion de notre intelligence, sous l'influx de notre volonté mue par la grâce, à toutes les vérités que Dieu a révélées. La Foi n'est pas une adhésion irrationnelle, elle est conforme à notre raison, même si elle dépasse celle-ci. Elle est une lumière surnaturelle (et donc donnée par Dieu) reçue dans notre intelligence, lumière qui élève cette dernière à la connaissance de vérités qui seraient inaccessibles à nos seules forces naturelles. La Foi n'est donc jamais contraire à la lumière de la raison, même s'il peut y avoir parfois des apparences de contradiction (que la théologie doit chercher à résoudre). « *La Foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité* »<sup>4</sup>.

### *Le contenu objectif de la foi et sa transmission.*

La Foi ne consiste pas à croire n'importe quoi. Elle n'est pas « un sentiment religieux aveugle », comme le disaient les modernistes, mais « *un véritable assentiment de l'intelligence à la vérité reçue du dehors, "de la prédication", par lequel nous croyons vrai, à cause de l'autorité de Dieu souverainement véridique, ce qui a été dit, attesté et révélé par le Dieu personnel, notre Créateur et notre Seigneur* »<sup>5</sup>.

Dieu a donc révélé, par les prophètes, puis par son Fils Jésus-Christ, un ensemble de vérités objectives, que l'on appelle « le dépôt de la foi », et qui est la Révélation transmise par les Apôtres. « *Car le Saint-Esprit n'a pas été promis aux successeurs de Pierre pour qu'ils fassent connaître sous sa révélation une nouvelle doctrine, mais pour qu'avec son assistance ils gardent saintement et exposent fidèlement la Révélation transmise par les apôtres, c'est-à-dire le dépôt de la foi* »<sup>6</sup>.

« *L'Economie du salut, qui a atteint sa plénitude en Notre-Seigneur Jésus-Christ, demande que le dépôt de la foi soit transmis à toutes les générations, comme source de vie et de salut : parce que " l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu " (Mt 4, 4) (...) C'est cette transmission du dépôt révélé que le mot Tradition désigne d'abord dans la doctrine catholique. Il s'agit donc d'abord de la tradition active (c'est-à-dire*

---

<sup>4</sup> Jean-Paul II, Encyclique *Fides et ratio*, 14 septembre 1998, début.

<sup>5</sup> Serment antimoderniste, 1<sup>er</sup> septembre 1910, imposé au clergé par saint Pie X, et malheureusement supprimé en 1967. Cité in Dumeige, *La Foi Catholique*, Paris 1993, p. 56.

<sup>6</sup> Concile Vatican I, Constitution dogmatique *Pastor aeternus*, ch. 4, DS n° 3070.

*l'acte de transmettre). De là on passe aisément à l'idée de tradition objective (c'est-à-dire ce qui est transmis). »<sup>7</sup>*

*« Selon l'affirmation de saint Paul (2 Th 2, 15), cette transmission s'accomplit oralement ou par écrit. On distingue donc une double voie de la tradition active, entendue en son sens propre, mais large : d'une part, l'Écriture divinement inspirée ; d'autre part, la prédication orale et la foi de l'Église, qui sont des réalités distinctes de l'Écriture sainte. »<sup>8</sup>*

On distingue donc l'Écriture de « la Tradition divine au sens strict et selon son acception active », qui « est la transmission et la conservation continues et divines de la Révélation, depuis les Apôtres, par la prédication orale, la foi de l'Église et les pratiques officielles, c'est-à-dire par un moyen distinct de l'Écriture sainte. »<sup>9</sup>

Ajoutons un troisième élément, le Magistère, pouvoir de transmettre fidèlement ce dépôt de la foi – sans ajouter de nouvelles vérités mais en défendant, précisant, expliquant –, pouvoir qui a été confié aux successeurs des Apôtres (Papes et évêques), qui constituent l'Église enseignante.

*« Il est donc clair que la sainte Tradition, la sainte Écriture et le magistère de l'Église, par une très sage disposition de Dieu, sont tellement reliés et solidaires entre eux qu'aucune de ces réalités ne subsiste sans les autres, et que toutes ensemble, chacune à sa façon, sous l'action du seul Esprit Saint, contribuent efficacement au salut des âmes. »<sup>10</sup>*

### *Difficultés à notre époque*

De tous temps, l'orgueil humain, souvent inspiré ou attisé par Satan, a suscité des hérésies : « oportet et hæreses esse : il faut bien qu'il y ait aussi des scissions, des hérésies parmi vous », dit s. Paul (1 Co 11, 19). Certains esprits ne veulent pas adhérer à la vérité reçue de la Tradition, à la doctrine transmise par l'Église. S. Paul, encore, nous a mis en garde : « Un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais au contraire, au gré de leurs passions, et l'oreille les démangeant, ils se donneront des maîtres en quantité, et détourneront l'oreille de la vérité pour se tourner vers les fables » (2 Tim 4, 3-4).

Par orgueil, on s'attache à ses propres idées que l'on croit meilleures que celles de l'Église. C'est l'hérésie, qui veut dire étymologiquement : “choix”. On choisit les vérités qui nous plaisent, au lieu de recevoir dans l'intelligence tout ce que Dieu nous enseigne par son Église. L'histoire de l'Église nous montre qu'il y eut des hérésies à toutes les époques : hérésies christologiques ou trinitaires dans les premiers siècles ; hérésies protestantes au XVI<sup>e</sup> siècle contre la Messe, la sainte Eucharistie ou contre l'Église ; jansénisme, gallicanisme aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ; rationalisme et fidéisme ou traditionalisme au XIX<sup>e</sup> s. ; modernisme au XX<sup>e</sup> s., etc.

Le modernisme, condamné par le pape saint Pie X il y a cent ans (encyclique *Pascendi*, du 8 septembre 1907), n'a malheureusement pas disparu. Il a courbé quelque temps la tête de façon hypocrite, mais a bientôt repris son travail de sape dans les séminaires (surtout à partir des années 1930-1940). La guerre de 1939-1945, les infiltrations communistes, marxistes, voire maçonniques dans l'Église, ont abouti au déferlement du progressisme qui, à l'occasion du Concile Vatican II (1962-1965) et à la suite de la Révolution libertaire de 1968, a ravagé l'Église depuis une quarantaine d'années. Maritain constatait dès 1966, dans *Le paysan de la Garonne*, cette « fièvre néo-moderniste fort contagieuse (...) auprès de laquelle le modernisme du temps de Pie X n'était qu'un modeste rhume des foies » et « une espèce d'apostasie “immanente” (...) »

<sup>7</sup> Abbé Bernard Lucien, « Eléments sur la Tradition », in *Sedes Sapientiae*, n° 92 (juin 2005), p. 25.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 26.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 26.

<sup>10</sup> Concile Vatican II, Constitution *Dei Verbum*, n° 10.

*en préparation depuis bien des années* »<sup>11</sup>. Nous disons que cette Révolution dans l'Eglise s'est opérée à l'occasion du Concile, car il est clair que les démolisseurs ont profité de l'événement du Concile et de son prétendu « esprit »<sup>12</sup> pour disqualifier toute tentative de résistance à « l'auto-démolition de l'Eglise » (l'expression est du pape Paul VI). Le Concile, en lui-même, c'est-à-dire dans ses textes promulgués, même s'il contient des faiblesses et des ambiguïtés, ne constitue pas une rupture avec la Tradition. Car, comme tout Concile, il doit être interprété en cohérence avec le Magistère antécédent et subséquent et non comme une rupture avec le passé<sup>13</sup>.

### *Une juste conception de la Tradition*

Le Magistère est chargé de garder, défendre, expliciter, interpréter la vérité révélée. Il nous explique le sens véritable de ces vérités transmises par l'Ecriture sainte ou la Tradition, et en tire aussi des conclusions qui n'étaient pas nécessairement vues auparavant.

C'est pourquoi on doit faire bien attention d'avoir une conception juste de la Tradition, et non « une notion de Tradition incomplète et contradictoire » contre laquelle le pape Jean-Paul II a mis en garde<sup>14</sup>.

Bien sûr, « ce qui a été cru partout, toujours et par tous » appartient certainement au dépôt de la Foi (c'est le fameux canon de saint Vincent de Lérins). Et ce qui s'oppose de façon contradictoire à une vérité de foi doit être rejeté avec horreur par tout catholique comme une hérésie : « *Eh bien ! dit s. Paul, si nous-même, si un ange venu du ciel vous annonçait un évangile différent de celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème !* » (Ga 1, 8). Le symbole dit de saint Athanase, profession de foi de grande autorité dans l'Eglise, montre les conséquences de l'hérésie : « *Quiconque veut être sauvé doit, avant tout, tenir la foi catholique : celui qui ne la garde pas entière et pure ira, sans aucun doute, à sa perte éternelle.* »

Mais parmi les vérités de foi, certaines n'ont été reconnues comme telles que progressivement. Elles étaient implicitement révélées, ou encore virtuellement révélées (c'est-à-dire qu'elles peuvent se déduire d'une vérité révélée), mais elles n'étaient pas explicitement révélées dès le début. Il a fallu du temps pour comprendre que ces vérités appartiennent en réalité au dépôt de la Foi. Tout ce qui est « nouveau » dans l'Eglise n'est donc pas nécessairement faux ou contraire à la Foi. « Tout scribe instruit du Royaume des cieux est comparable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et de l'ancien (*nova et vetera*) » (Mt 13, 52). Dans la Tradition, il y a du neuf et de l'ancien, le neuf n'étant qu'une explicitation ou une conclusion tirée de l'ancien.

Un exemple parmi bien d'autres peut nous le faire comprendre : le dogme de l'Immaculée Conception. Pendant longtemps, des grands saints et même des Docteurs aussi illustres que saint Bernard ou saint Thomas d'Aquin, ont fait des difficultés à admettre cette vérité, parce qu'elle leur paraissait contradictoire avec le dogme absolument certain de la Rédemption universelle : tout homme, descendant d'Adam, doit être racheté du péché originel par le Christ Sauveur. Et donc Marie aussi. Il a fallu découvrir cette admirable explication : *de façon anticipée*, la Rédemption a été appliquée à Marie pour la préserver de la tache originelle dès le premier instant de son existence. Ce qui paraissait contradictoire ne l'était pas en réalité. Et le dogme a pu être enfin proclamé en 1854 par le bienheureux pape Pie IX.

Cela nous montre que l'interprétation des vérités révélées n'est pas toujours évidente et que l'Eglise progresse lentement, avec l'assistance du Saint-Esprit, dans une connaissance plus profonde du dépôt de la Foi. Ce progrès, qu'on appelle « développement homogène du dogme »

<sup>11</sup> Jacques et Raïssa Maritain, *Œuvres complètes*, t. XII, pp. 673-674 (*Le Paysan de la Garonne*, ch. 1).

<sup>12</sup> "Esprit" souvent contraire à la lettre d'ailleurs, mais peu importe : il suffit d'invoquer le Concile sans le citer !

<sup>13</sup> Cf. le très important discours de Benoît XVI à la curie romaine, le 22 décembre 2005.

<sup>14</sup> Jean-Paul II, *Motu proprio Ecclesia Dei*, 2 juillet 1988, n. 4.

se fait grâce aux théologiens, à la piété du peuple chrétien... sous la direction de l'Eglise enseignante, du Magistère chargé de veiller à l'intégrité de la Foi.

Le Christ a promis son assistance à ses Apôtres dans cette tâche d'enseigner la Foi. « *Qui vous écoute, m'écoute* » (Lc 16, 18). Comme fidèles, nous avons le devoir de rester dociles et obéissants à l'égard de l'Eglise enseignante, et aussi vigilants contre les déviations toujours possibles dans la Foi, même de la part d'évêques. Bien connaître la doctrine de l'Eglise, l'étudier avec soin, dans la fidélité intégrale à toute la Tradition et la docilité au Magistère qui éclaire peu à peu certains points délicats, ce n'est pas facultatif. C'est un devoir, plus que jamais, si nous voulons éviter d'être entraînés dans les voies de l'erreur, de tomber dans l'hérésie qui mène à la perte éternelle. Une juste conception de la Tradition est donc un enjeu capital pour notre Foi dans le désordre intellectuel créé par le néo-modernisme.

### *La Tradition liturgique.*

Un aspect capital de notre attachement à la Tradition dans la situation actuelle concerne le domaine liturgique. La liturgie a sa spécificité propre. Elle n'est pas en soi un enseignement doctrinal, mais il y a cependant un rapport étroit entre elle et la doctrine de la foi. L'adage « *lex orandi, lex credendi* » (« la loi de la prière est la loi de la foi ») nous rappelle ce lien nécessaire. Les liturgies anciennes sont des témoignages de la Tradition et des sources pour connaître la Foi apostolique. La liturgie, par les paroles, les gestes, les signes, etc., qu'elle met en œuvre, doit donc exprimer la foi de l'Eglise en prière.

La liturgie est une réalité vivante ; elle n'est pas fixée de façon absolue. Au cours de l'histoire, elle s'est constituée et développée de façon organique. Le concile Vatican II, dans sa Constitution sur la sainte Liturgie (*Sacrosanctum Concilium*, 4 décembre 1963), a souhaité une « restauration et un progrès de la liturgie ». Mais il déclarait « que la sainte Mère l'Eglise considère comme égaux en droit et en dignité tous les rites légitimement reconnus, et qu'elle veut, à l'avenir, les conserver et les favoriser de toutes manières » (SC, n° 4). Et il souhaitait « que, là où il en est besoin, on les révisé (*recognoscantur*) entièrement avec prudence dans l'esprit d'une saine tradition et qu'on leur rende une nouvelle vitalité en accord avec les circonstances et les nécessités d'aujourd'hui » (*ibidem*).

La réforme qui a suivi et qui aboutit à la promulgation du NOM (*Novus Ordo Missæ*) en 1969 a-t-elle été vraiment fidèle aux principes énoncés par Vatican II ? On peut se poser la question, et des experts éminents comme le cardinal Stickler pensent que la réforme n'est pas dans la ligne de ce que souhaitaient les Pères conciliaires. Ceux-ci avaient en effet précisé : « On ne fera des innovations que si l'utilité de l'Eglise les exige vraiment et certainement, et après s'être bien assuré que les formes nouvelles sortent des formes déjà existantes par un développement en quelque sorte organique » (SC, n° 23).

Ainsi, pour ne donner que quelques exemples, le Concile ne demandait en aucune façon l'abandon quasi total du latin : « L'usage de la langue latine, sauf droit particulier, sera conservé dans les rites latins » (SC, n° 36). Il ne demandait pas non plus le retournement des autels, ni la communion dans la main, ni le remplacement de l'ancien offertoire (qui soulignait le caractère propitiatoire du sacrifice) par une simple présentation des offrandes, ni le bouleversement du canon romain (remplacé par des prières eucharistiques nombreuses dont certaines, comme la *Prex eucharistica* II, la plus utilisée parce que la plus courte, sont très pauvres théologiquement), ni la suppression de gestes expressifs comme les agenouillements, signes de croix, ni le bouleversement du calendrier traditionnel...

De nombreuses études ont mis en lumière ces déficiences de la réforme liturgique. Il est connu de tous que le Souverain Pontife lui-même, Benoît XVI, souhaite une « réforme de la réforme », qui corrigera certaines de ces carences. Ces déficiences, parfois graves, n'empêchent

pas cependant le rite de Paul VI d'être valide et d'être un rite catholique, au moins quand on respecte les normes approuvées par le Saint-Siège. Il y a en effet une infaillibilité pratique qui fait qu'une loi générale (et a fortiori une liturgie) promulguée pour l'Eglise universelle ne peut être intrinsèquement mauvaise et conduire par elle-même à la perte des âmes. Mais cela ne veut pas dire pour autant que cette loi ou cette liturgie est exempte de défauts, même notables, et qu'on ne peut souhaiter une révision de certains aspects. Le Concile lui-même l'affirme, quand il dit que la liturgie « comporte une partie immuable, celle qui est d'institution divine, et des parties sujettes au changement qui peuvent varier au cours des âges ou même le doivent, s'il s'y est introduit des éléments qui correspondent mal à la nature intime de la liturgie elle-même, ou si ces parties sont devenues inadaptées » (SC, n° 21).

A cela s'ajoute la question des traductions dans les différentes langues vernaculaires qui posent souvent des problèmes de fidélité au texte officiel latin : par exemple, le Saint-Siège a récemment demandé de corriger la traduction du « *pro multis* » dans les paroles de la consécration, qui était traduit dans plusieurs langues par « pour tous » au lieu de « pour beaucoup »<sup>15</sup>. Il serait vivement souhaitable aussi que l'on corrige la traduction française du Pater (le « Ne nous soumetts pas à la tentation ») et du Credo (le « de même nature »).

Dans cette situation de crise liturgique, au cœur d'une crise de la foi, nous sommes fermement attachés à la liturgie classique pour des raisons de fond. Ce n'est pas seulement une question de « sensibilité », ou un désir de « religion à la carte » (ce sont plutôt les artisans du rite nouveau qui ont introduit cette mentalité de libre choix dans la liturgie, par l'insistance sur l'esprit de créativité, la multiplication des innovations, adaptations...). Notre position vient de notre volonté de suivre ce qui nous semble le plus sûr pour notre foi, pour notre piété, pour notre dévotion, sans jeter pour autant la pierre à ceux qui n'ont pas la même appréciation que nous. Nos raisons ne sont pas seulement subjectives, elles sont d'abord et essentiellement objectives. Par l'ensemble des prières et des gestes, par son climat de sacralité et sa pédagogie éprouvée, le Missel classique manifeste clairement les aspects essentiels du Saint-Sacrifice (présence réelle, caractère propitiatoire du sacrifice, nature du sacerdoce ministériel) qui sont plus ou moins estompés dans le nouveau missel. Nous devons travailler et prier pour que la liturgie de l'Eglise, même au travers d'une diversité de rites (qui a toujours existé et qu'il serait vain et dangereux de vouloir supprimer), retrouve cependant son enracinement dans la Tradition et une plus grande efficacité pour conduire les âmes au surnaturel.

## **Espérance et Chrétienté**

### *L'espérance, ancre et élan.*

La deuxième vertu théologique, souvent négligée, est cependant capitale. Fondée sur la Foi, enracinée en elle, elle est non moins essentielle à notre vie d'enfants de Dieu. Elle assure le dynamisme de notre vie surnaturelle. Sans elle, nous serions sans force pour avancer, sans énergie, découragés, désespérés.

*« L'espérance, nous dit le Catéchisme, est la vertu théologique par laquelle nous désirons comme notre bonheur le Royaume des cieux et la Vie éternelle, en mettant notre confiance dans les promesses du Christ et en prenant appui, non sur nos forces, mais sur le secours de la grâce du Saint-Esprit. »*<sup>16</sup>

---

<sup>15</sup> Cf. Abbé Franz Prossinger : « Le sang de l'Alliance répandu “ pour tous ” ou “ pour beaucoup ” ? », in *Sedes Sapientiae*, n° 87 (printemps 2004), pp. 53-70.

<sup>16</sup> CEC 1817.

L'espérance est à la fois attente d'un bien (le Royaume des cieux, la vie éternelle), et élan vers ce bien. Par la foi, notre intelligence est surélevée pour connaître les vérités nécessaires à notre salut. Par l'espérance, notre volonté est perfectionnée pour pouvoir désirer ce Bien connu par la foi et auquel nous n'oserions jamais prétendre si Dieu ne nous l'avait promis.

L'espérance est une vertu de confiance, qui donne le courage d'aller de l'avant. Elle est symbolisée par une ancre<sup>17</sup>, car elle nous attache fermement au rivage de la vie éternelle, nous empêche d'être ballottés à tous vents, emportés par le courant vers des récifs dangereux. Attachés à cette ancre, nous avons la ferme espérance du salut, une sorte de certitude : non pas « *la certitude intellectuelle et spéculative d'atteindre effectivement le but, (...) mais une certitude expérimentale et pratique de tendre actuellement vers le but* », une « *certitude tendancielle* »<sup>18</sup>.

### *L'objet de l'espérance.*

L'objet premier et essentiel de l'espérance, ce n'est rien d'autre que Dieu. Dieu qui est notre bien suprême et qui peut seul combler notre soif de bonheur. C'est donc lui seul que nous désirons comme notre fin ultime. Toutes les réalités créées sont comme "rien" en comparaison de ce Bien infini. Nous ne devons donc pas nous attacher à ce qui passe. Ici-bas, nous ne sommes que des « *étrangers et des voyageurs* » (1 P 2, 11). Le pèlerinage nous rappelle en acte, comme une parabole vivante, notre situation d'exilés marchant vers la Patrie.

Mais en même temps que nous attendons le Ciel (c'est-à-dire la vision et la possession de Dieu), nous désirons aussi tous les moyens pour y parvenir et les étapes intermédiaires. De même, si nous désirons arriver à Chartres, nous désirons aussi, de façon plus prochaine, arriver au bivouac du soir. Tout ce qui peut nous aider à atteindre notre fin ultime est objet secondaire de l'espérance. Mais comme notre fin est essentiellement surnaturelle, elle ne peut être atteinte que par des secours du même ordre. « *Sans moi, vous ne pouvez rien faire* », dit Notre Seigneur (Jn 15, 5). Le moyen principal que nous espérons de la Bonté divine, c'est l'aide de Dieu lui-même, c'est-à-dire la grâce. Grâce sanctifiante, qui nous unit déjà à Dieu même, surtout par la charité qui lui est intrinsèquement liée. Et aussi les grâces actuelles, qui sont tous les secours ponctuels que Dieu nous donne pour nous permettre d'accomplir des actions surnaturellement bonnes.

Le Pater, qui est la prière par excellence, résume tout ce que nous devons espérer. D'abord la gloire de Dieu, sa sanctification, son Règne, l'accomplissement de sa volonté par toutes les créatures, « *sur la terre comme au ciel* ». Puis, les moyens qui nous permettent de parvenir à ce Royaume de Dieu, à l'union avec Lui et à l'accomplissement de sa volonté : le pain quotidien (c'est-à-dire la nourriture physique et spirituelle nécessaire à la vie de notre corps et de notre âme), la remise de nos dettes (ce qui ne peut se faire que si nous-même nous pardonnons), le secours dans les tentations (que Dieu ne nous laisse pas succomber) et la délivrance des maux.

### *La crise de l'espérance.*

Si la Foi a subi des attaques violentes à la période moderne, l'espérance a été peut-être encore plus sournoisement sapée. La crise de l'espérance se caractérise par une double négation.

---

<sup>17</sup> « Nous la gardons comme une ancre de l'âme, sûre et ferme, cette espérance qui pénètre jusqu'au-delà du voile », dit s. Paul (He 6, 19).

<sup>18</sup> Cf. Cardinal Journet, *Entretiens sur l'espérance*, Parole et Silence, 1998, p. 42-44.

1°) Négation de la fin ultime. Sous l'effet des systèmes philosophiques qui se sont écartés de la *philosophia perennis*<sup>19</sup>, et des diverses idéologies athées ou matérialistes, les hommes perdent de vue leur finalité. Marx disait que « *la religion est l'opium du peuple* ». En prêchant la religion et le bonheur du ciel, l'Eglise détournerait les hommes du combat pour la justice et la construction d'un monde meilleur. Ayant réussi à détruire l'espérance du ciel, les athées n'ont réussi qu'à plonger les hommes dans le désespoir. Et comme il faut bien que nous tendions vers quelque chose qui nous semble promettre le bonheur (tout être tend nécessairement vers une fin, vers un bien), c'est *l'opium* qui est devenu *la religion du peuple*. Celui qui ne croit plus en Dieu ni au ciel, cherche le paradis ici-bas, et les paradis artificiels. Quand il ne les trouve pas ou qu'il les trouve trop décevants, il se suicide.

Malheureusement, certains hommes d'Eglise ont parfois prêté le flanc à cet obscurcissement de la finalité. Madiran, dans son *Histoire du Catéchisme*, a bien relevé la grave crise de l'espérance, dérivant de l'altération du catéchisme. Dès 1937, le Catéchisme français ne comportait plus que 3 parties (dogme, morale et sacrements) au lieu des 4 traditionnelles (Credo, Sacrements, Pater, Décalogue). Le Pater n'était plus exposé et commenté<sup>20</sup>.

*« C'est par la réduction ou l'omission du Pater que la dégénérescence des catéchismes a commencé au XX<sup>e</sup> siècle ; c'est quasiment toujours le Pater que le catéchisme a perdu en premier. Le reste a suivi plus ou moins vite.*

*(...) L'exposé explicatif du Pater enseigne ce que l'on doit désirer ; demander ; espérer. C'est l'instruction de la vertu d'espérance. La dérive par laquelle le Pater n'est plus que l'occasion d'exhorter à la prière correspond à la crise essentielle commencée au XX<sup>e</sup> siècle, qui est une méconnaissance de la vertu théologique d'espérance : crise de finalité, la modernité est anti-finaliste, ainsi s'est ouverte la voie à un détournement révolutionnaire de la capacité humaine d'espérance. Celle-ci n'étant plus surnaturellement nourrie s'est trouvée offerte sans défense aux promesses et aux manipulations subversives, dont elle n'arrive ensuite à se déprendre que par la déception, le scepticisme et le désespoir. Car la foi qui ne vit plus dans l'espérance du ciel finit par ne plus croire fermement au ciel. »<sup>21</sup>*

2°) Négation des conditions de l'espérance.

A cet obscurcissement de la finalité s'est ajouté un irréalisme profond concernant les conditions de l'espérance. Car le Règne du Christ, même s'il n'est pas *de* ce monde (Jn 18, 36), se réalise pourtant déjà *en* ce monde. Il doit s'incarner dans notre vie, non seulement individuelle, mais aussi sociale, puisque nous sommes des êtres sociables par nature. « La vie selon le Christ », la morale chrétienne dépendent de la grâce et des sacrements, certes, mais aussi d'une incarnation temporelle du Royaume de Dieu : dans les familles, les écoles, les institutions, la culture, etc. La société, selon qu'elle sera plus ou moins imprégnée de l'esprit chrétien, favorisera le salut des âmes, ou au contraire, sera un obstacle à leur sanctification. Défendre la chrétienté, ou la reconstruire, n'est donc pas secondaire. C'est un devoir des chrétiens qui doivent tout faire pour faciliter le salut du plus grand nombre de leurs frères humains. Trop d'hommes d'Eglise ont abandonné cette doctrine de la Chrétienté. Ils ont cédé aux attaques des théories révolutionnaires et laïcistes, qui veulent séparer radicalement l'Eglise et l'Etat, reléguer l'Eglise dans les sacristies... Ils ont écouté aussi trop complaisamment les calomnies des ennemis de l'Eglise sur les méfaits historiques de la chrétienté. Certes, il est inévitable de trouver des fautes humaines en grand nombre dans n'importe quel régime temporel : les chrétiens ne sont malheureusement pas tous des saints, le filet de l'Eglise contient des poissons bons et mauvais. Mais un regard objectif sur l'histoire suffit à justifier largement les bienfaits de la chrétienté, comparée à la plupart des régimes non chrétiens. L'historien Taine disait que

<sup>19</sup> « La philosophie éternelle ». On désigne sous ce terme la philosophie réaliste dont les principaux maîtres sont Aristote et saint Thomas d'Aquin, philosophie qui, fondée sur la réalité, garde toujours sa valeur.

<sup>20</sup> Jean Madiran, *Histoire du Catéchisme (1955-2005)*, Conseil, Versailles, 2005, p. 17.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 125-126.

chaque fois que le christianisme est en recul, « l'humanité redevient un coupe-gorge et un mauvais lieu ».

### *Les principes de la chrétienté*

« Un peuple avec ses structures temporelles, telles qu'en fait il les a, avec sa culture et sa civilisation, peut devenir socialement chrétien, c'est-à-dire faire que ses usages, ses institutions, ses lois aident ses membres à atteindre leur fin surnaturelle. On aura alors le droit de donner à la communauté qu'il constituera le nom de chrétienté... »<sup>22</sup>.

La chrétienté repose sur plusieurs principes :

1°) La royauté universelle du Christ « sur toute la création et en particulier sur les sociétés humaines »<sup>23</sup>. « Il faut qu'il règne – *Oportet illum regnare* » (1 Co 15, 25).

2°) La distinction du temporel et du spirituel. « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ! » (Mt 22, 21). Il y a deux cités : d'une part, la cité religieuse, l'Eglise, le Royaume de Dieu ; et d'autre part, la cité terrestre, temporelle, politique.

« Le but du pouvoir spirituel est notre bonheur éternel, le but du pouvoir politique est le bien public. » (F. de Vitoria).

« L'Eglise, elle, cohabite avec la cité, elle n'habite pas en elle : elle est une autre cité. Le catholique lui, habite dans les deux cités, il est des deux cités, celle qui organise la vie de la terre et celle qui prépare la vie du ciel. » (Mgr de Solages).

Il ne doit donc pas y avoir de confusion entre ces deux domaines, confusion qui engendre toujours fondamentalisme ou totalitarisme. L'islam ne distingue pas temporel et spirituel.

3°) Mais il ne faut pas séparer totalement le temporel et le spirituel.

- a) Car la personne humaine est une : c'est la même personne qui est membre des deux cités.
- b) La fin temporelle est subordonnée à la fin éternelle. C'est en remplissant, mus par la charité, nos devoirs dans la cité que nous préparons notre bonheur éternel. Le Royaume de Dieu n'est pas **de** ce monde, mais il naît et grandit **en** ce monde.
- c) Il doit donc y avoir une *harmonie* entre les deux. Il y a beaucoup de questions mixtes : mariage, éducation, biens de l'Eglise, etc. ; la neutralité est impossible. C'est pourquoi il doit y avoir des accords (concordats...).
- d) Il doit y avoir *subordination* : l'Etat doit aider l'Eglise dans sa tâche, mais en veillant surtout à la laisser libre et à ne pas gêner sa mission spirituelle. La société terrestre doit fournir les conditions qui permettent aux hommes de tendre vers leur fin éternelle. Il doit y avoir une « *légitime et saine laïcité de l'Etat* » (Pie XII), mais pas de laïcisme.
- e) L'essentiel de la tâche du pouvoir temporel est de garantir l'ordre naturel (loi morale).

### *L'espérance d'une chrétienté renouvelée*

Notre société occidentale paraît enfermée dans une impasse dont elle ne sait plus comment sortir. L'orgueil nous empêche de reconnaître humblement nos fautes (plutôt que celles de nos aïeux !) et de faire machine arrière. L'athéisme et le matérialisme pratique détruisent la société et la civilisation. « Sans Dieu, il n'y a pas d'homme, c'est la découverte expérimentale de notre

---

<sup>22</sup> Jacquemet, in Encyclopédie *Catholicisme*, au mot "Chrétienté".

<sup>23</sup> CEC 2105.

temps », disait le philosophe russe Berdiaef (1874-1948). Et Chesterton : « *Chassez le surnaturel, il ne restera plus que ce qui n'est pas naturel* ».

« *Pour sortir de l'impasse, remarquait le cardinal Ratzinger, il y a, plus que nous ne pensons, la silencieuse espérance qu'une chrétienté renouvelée pourrait constituer une alternative.* »<sup>24</sup>

Nous avons à reconstruire cette « chrétienté renouvelée », c'est-à-dire une société où les âmes puissent vivre au rythme de l'Évangile. La chrétienté commence dans les familles chrétiennes. Elle grandit et se consolide par ces « saintes familles » et tous ces chrétiens qui essaient de vivre vraiment selon l'esprit de l'Évangile, et qui cherchent à retisser un réseau de communautés où la charité rayonne.

Ne nous cachons pas que nous entrons dans des temps très difficiles. La chrétienté occidentale étant en grande partie effondrée, nous avons, un peu comme au temps de la féodalité, à construire des micro-chrétientés et des réseaux chrétiens, plutôt que de rêver d'une société chrétienne dans son ensemble. « Les circonstances inconnues dans lesquelles l'Église va entrer seront telles que seules y pourront tenir les âmes courageuses et résolues », disait le Pape Pie XII. Et Péguy : « Il y a eu des saints de toute sorte / Il a fallu des saints et des saints de toutes sortes / Et demain il en faudra / Il en faudra peut-être d'une sorte de plus. »

## Charité et Mission

### *La charité, beauté de l'âme*

« *Le salut est connu par la foi, il est préparé par l'espérance, mais il n'est acquis que par la charité* », disait saint François de Sales. La charité est la plus grande de toutes les vertus théologiques, celle qui demeure éternellement (cf. 1 Co 13, 8 et 13). Elle consiste à aimer Dieu plus que tout et à aimer notre prochain comme nous-même pour l'amour de Dieu. Nous serons jugés sur elle : « *Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour* », disait saint Jean de la Croix : sur notre amour de Dieu et sur notre amour du prochain, les deux étant indissociables. « *La charité est la beauté de l'âme* », dit saint Augustin. Le grand Docteur nous dit aussi : « *Aime et fais ce que tu veux* ». Cela veut dire que si nous aimons vraiment Dieu, nous voudrions toujours faire sa volonté. L'amour de charité résume et comprend tout ce que nous avons à faire.

### *L'ordre de la charité*

Mais la charité n'est pas n'importe quel amour et on ne doit pas aimer n'importe comment. « *Ordinavit in me caritatem, Il a ordonné en moi la charité* », dit l'épouse du Cantique des cantiques (Cant. 2, 4). Il y a un ordre de la charité.

Nous devons tout d'abord aimer Dieu par-dessus toute chose, plus que tout et même que nous-même, parce qu'il est le principe et la source de tout bien. « *Ne rien préférer à l'amour de Dieu* » (Règle de saint Benoît). Nous devons ensuite nous aimer nous-même, quant à notre âme, plus que le prochain. Nous ne devons donc jamais commettre un péché, ce qui nuirait à notre âme, même sous prétexte de vouloir libérer quelqu'un du péché. Par contre, nous devons préférer l'âme de notre prochain à nos biens matériels ou corporels, et donc être prêts à donner notre vie, s'il le faut, pour le salut éternel de notre prochain.

---

<sup>24</sup> Cardinal Joseph Ratzinger, Difficultés de la foi dans l'Europe d'aujourd'hui, 2 mai 1989 ; DC n° 1991, p. 847.

## *Le zèle missionnaire*

La charité nous pousse à vouloir le bien de notre prochain, surtout son plus grand bien, qui est le salut de son âme. Or, nous le savons, la foi est nécessaire au salut. Nous devons donc travailler à disposer les âmes à accueillir le grand don de la foi. Et pour cela il faut prêcher la Bonne Nouvelle du salut. « *Comment croira-t-on en celui dont on n'a pas entendu parler ? Et comment en entendra-t-on parler s'il n'y a pas de prédicateur ?* » dit s. Paul (Rm 10, 14). Il y a donc une grave obligation de l'Eglise et aussi de chaque chrétien dans la mesure de ses capacités et de sa situation, de témoigner de la vérité de l'Evangile et du Christ Sauveur. « *Malheur à moi si je n'annonce pas l'Evangile !* » (1 Co 9, 16).

« *L'Eglise est missionnaire par nature* »<sup>25</sup>. « *Nous ne pouvons pas nous taire* », disent les Apôtres (Ac 4, 20). « *Dans leur charge pastorale, les prêtres stimuleront et entretiendront parmi les fidèles le zèle pour l'évangélisation du monde* », dit le Concile Vatican II<sup>26</sup>.

## *L'aplatissement de la charité*

Il est d'autant plus nécessaire de rappeler cette urgence de la mission, qu'il y a eu un déclin de l'esprit missionnaire depuis une quarantaine d'années ; ce déclin suit logiquement la grave crise de la foi et de l'espérance dont nous avons parlé.

« *Dans le monde moderne, il existe une tendance à réduire l'homme à sa seule dimension horizontale.* »<sup>27</sup>

« *Aujourd'hui, la tentation existe de réduire le christianisme à une sagesse purement humaine, en quelque sorte une science pour bien vivre. En un monde fortement sécularisé, est apparue une sécularisation progressive du salut, ce pourquoi on se bat pour l'homme, certes, mais pour un homme mutilé, ramené à sa seule dimension horizontale. Nous savons au contraire que Jésus est venu apporter le salut intégral qui saisit tout l'homme et tous les hommes, en les ouvrant à la perspective merveilleuse de la filiation divine.* »<sup>28</sup>

La crise actuelle se caractérise donc aussi par un aplatissement de la charité, un refus d'annoncer l'Evangile ou une réticence à prêcher ouvertement le Christ comme unique Sauveur des hommes. La mission, qui consiste à prêcher la foi, est un devoir qui découle nécessairement de notre condition de baptisés. Le manque d'esprit missionnaire, de zèle missionnaire, est une faute contre la charité, car notre frère va peut-être se perdre éternellement si nous ne lui annonçons pas la vraie foi.

## *Faut-il faire du prosélytisme ?*

Ici, nous sommes souvent arrêté par un complexe moderne. Il ne faudrait surtout pas faire de prosélytisme, nous dit-on. Pourtant le dictionnaire définit ce mot ainsi : « *zèle déployé pour répandre la foi* » ; et il renvoie au mot "apostolat" (Petit Robert). Mais il est vrai qu'il donne comme exemple la citation suivante de Valéry : « *Je trouve indigne de vouloir que les autres soient de notre avis. Le prosélytisme m'étonne.* » Pensée bien moderne, qui refuse de comprendre que si l'on croit à la vérité, et si l'on croit que la vérité est source de bien pour l'homme et l'erreur source de mal, alors on doit désirer de toute son âme que les autres connaissent la vérité pour qu'ils puissent la suivre et trouver leur vrai bien. Ce n'est pas le prosélytisme qui est "étonnant" ou "indigne", c'est plutôt le relativisme et l'indifférentisme.

<sup>25</sup> Jean-Paul II, encyclique *Redemptoris missio*, 7 décembre 1990, n° 5.

<sup>26</sup> Décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise, *Ad Gentes*, n° 39.

<sup>27</sup> *Ibidem*, n° 8.

<sup>28</sup> *Ibidem*, n° 11.

Certes la vérité ne se transmet pas par la force, ni par une sorte de harcèlement spirituel. Tout homme doit respecter la liberté de son prochain et le rythme de son cheminement personnel vers la vérité. Une bonne approche psychologique et un climat d'amitié peuvent aider à orienter quelqu'un vers la vérité sans nuire à sa liberté.

« *Dans la propagation de la foi et l'introduction des pratiques religieuses, dit Vatican II, on doit toujours s'abstenir de toute forme d'agissements ayant un relent de coercition, de persuasion malhonnête ou peu loyale, surtout s'il s'agit de gens sans culture ou sans ressources.* »<sup>29</sup> Ces méthodes peu honnêtes, utilisées par certaines sectes, ont contribué à discréditer l'idée de prosélytisme dans l'esprit de nos contemporains.

Le mot « prosélytisme » ayant pris une connotation négative, il vaut mieux ne pas l'utiliser. Le zèle pour le salut du prochain doit éviter tout ce qui peut braquer a priori les esprits et les écarter de la recherche de la vérité. « *La charité, dit Benoît XVI, ne doit pas être un moyen au service de ce qu'on appelle aujourd'hui le prosélytisme.* »<sup>30</sup>

## Conclusion

Aucun esprit objectif ne peut plus nier que l'Eglise, et par contrecoup aussi la société, traverse, depuis une quarantaine d'années environ, une grave crise, particulièrement en Europe. La foi n'est plus guère prêchée dans son contenu objectif authentique, dans la pleine et intégrale fidélité à toute la Tradition de l'Eglise (cf. les parcours catéchétiques aberrants proposés aux enfants depuis les années 60). L'espérance est détournée de son objet premier et principal : le Royaume de Dieu, la grâce et la vie éternelle. Rares sont ceux qui prêchent sur les fins dernières de l'homme. On ne parle que d'espérance d'un monde meilleur, de justice et de paix... comme si l'homme n'avait d'autre fin que le bonheur terrestre. La charité est aplatie, réduite à sa dimension horizontale de simple service social ou humanitaire du prochain, en escamotant le bien essentiel que nous devons vouloir aux autres comme à nous-même : le salut éternel, et pour cela la grâce de la Foi.

Il est donc urgent – et c'est à cela que notre pèlerinage nous invite et nous exhorte depuis 25 ans – de prêcher la foi catholique, de redonner le vrai sens de l'espérance en prêchant sur les fins dernières et en recréant des communautés chrétiennes orientées vers le Ciel ; il est urgent enfin de pratiquer une vraie charité, qui veut le bien intégral de tout homme, surtout son salut éternel.

Que Notre-Dame de Chrétienté nous aide à travailler de toutes nos forces, pendant ces trois jours de pèlerinage, mais aussi pendant toute notre vie, à l'évangélisation des hommes et des sociétés, comme l'ont fait tant de saints, pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes.

*FRATERNITE SAINT VINCENT-FERRIER*

---

<sup>29</sup> Vatican II, Déclaration *Dignitatis humanae*, n° 4.

<sup>30</sup> Benoît XVI, encyclique *Deus Caritas est*, n° 31.

### Références bibliographiques :

CEC : *Catéchisme de l'Eglise catholique*. Voir en particulier à l'Index, les mots : Vertus théologiques, Foi, Espérance, Charité, Tradition, Mission...

Jean-Paul II : Encyclique *Fides et ratio*, 14 septembre 1998

Abbé Bernard Lucien : « Eléments sur la Tradition », in *Sedes Sapientiae*, n° 92 (juin 2005), p. 15-53.

Cardinaux Ottaviani et Bacci : *Bref Examen Critique du Novus Ordo Missæ*, Ed. Renaissance Catholique, 2004 (1<sup>re</sup> édition : 1969).

Cardinal Joseph Ratzinger : *L'esprit de la liturgie*, éd. Ad Solem, Genève, 2001.

La Messe traditionnelle, pourquoi ? brochure éditée par Oremus.

Cardinal Journet, *Entretiens sur l'espérance*, Parole et Silence, 1998.

Léon XIII : encyclique *Immortale Dei*, De la Constitution chrétienne des Etats, 1<sup>er</sup> novembre 1885.

Pie XI : encyclique *Quas primas*, sur la Royauté sociale du Christ, 11 décembre 1925.

La Cité catholique : *Pour qu'Il règne*, 1959.

Dom Gérard : *Demain la chrétienté*, Ed. Sainte-Madeleine, Le Barroux, 2005.

Benoît XVI : encyclique *Deus Caritas est*, 25 décembre 2005.

Jean-Paul II : encyclique *Redemptoris missio*, 7 décembre 1990.



